

GARDNER  
DOZOIS

LE FINI  
DES MERS



UNE  
HEURE  
LUMIÈRE



Le Béal'

Gardner Dozois

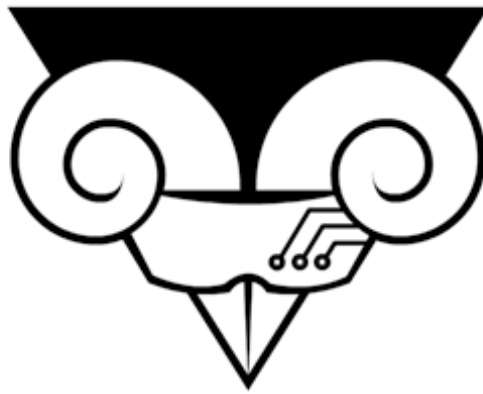
Le Fini des mers



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme [e.belial.fr](http://e.belial.fr) ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



# e-Bérial'

Titre original : *Chains of the Sea*

© 1973, Gardner Dozois

Reproduit avec l'autorisation de l'agent

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre-Paul Durastanti

© 2018, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2018, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-838-6

Parution : avril 2018

Version : 1.0 — 26/03/2018

Un jour, ils débarquèrent, comme tout le monde l'avait prévu. Tombés d'un ciel bleu candide par une froide et belle journée de novembre, ils étaient quatre, quatre vaisseaux extraterrestres à la dérive tels les premiers flocons de la neige qui menaçait depuis déjà une semaine. Le jour se levant sur le continent américain, c'est là qu'ils atterrirent : un dans la vallée du Delaware vingt-cinq kilomètres au nord de Philadelphie, un dans l'Ohio, un dans une région désolée du Colorado, et un (pour un motif inconnu) dans un champ de canne des abords de Caracas, au Venezuela. Aux yeux des témoins, chacun parut tomber plutôt que descendre guidé ou piloté, clou noir soudain planté dans le ciel, surgi du néant tel un caillou suscité en altitude par un phénomène digne de Charles Fort ; il y resta accroché un instant avec des reflets aveuglants, puis on le vit tressauter sous l'effet de la gravité et entamer sa chute, lente comme en rêve au début, si bien qu'il parut gros, puis énorme, gigantesque ; montagne lancée vers la terre à une vitesse désormais terrifiante, il roula dans l'air, cul par-dessus tête, piqua vers le sol... et s'y retrouva posé paisiblement. Il ne s'était pas écrasé ; même sans avoir ralenti, sans s'être arrêté, il était *là*, et un flocon de neige n'aurait pu toucher la boue gelée avec plus de légèreté.

Pour les avions d'observation qui par chance menaient des vols de routine à neuf mille mètres au-dessus de la côte Est quand les extraterrestres apparurent dans leur espace aérien, pour les installations automatisées, dotées de radars guidés par ordinateur, de la surveillance spatiale de l'USADCOM sur la côte Est, et pour le QG de l'United States Aerospace Defense Command à Colorado Springs, la scène se déroula autrement. Les images des caméras ultrarapides faisaient de l'atterrissage un *processus*, comme si les vaisseaux existaient simultanément tout le long de leurs trajectoires individuelles de la stratosphère jusqu'au sol, tels des serpentins se dévidant depuis une fenêtre. Les films des avions de reconnaissance les montraient plongeant pour se perdre, normalement, dans la perspective, mais sur ceux des stations de surveillance spatiale au sol, ils disparaissaient dans le lointain vers le haut, ce qui n'avait rien de normal. Par la suite, le seul commentaire pertinent sur le phénomène le qualifierait de « bizarre ». On trouverait « bizarre », aussi, que ni les

postes d'observation lunaires, ni les satellites en orbite terrestre n'aient détecté leur approche ; nul n'y comprendrait rien.

Du premier contact à l'atterrissage, l'invasion de la Terre prit moins de dix minutes. À la fin, quatre énormes vaisseaux campés sur le sol s'entouraient d'une vapeur dense — qui ne venait *pas* de la friction causée par la descente, ainsi qu'on l'avait d'abord supposé, car ladite vapeur était en fait une brume froide : tout avait gelé dans un rayon de quinze mètres alentour et la glace fondait à mesure que la température repassait au-dessus du point de congélation —, des messages affolés parcouraient le système nerveux continental de l'USADCOM et la planète frisait la guerre atomique. Tandis que les êtres humains s'agitaient, perplexes, l'IA conçue par MIT-Bell Labs se connecta au réseau d'ordinateurs de vingtième génération mis à sa disposition par une Priorité Alerte Rouge, évalua les données pendant quatre-vingt-dix secondes et appela son homologue des Républiques Russes. Dotée de ses propres canaux d'accès, elle obtint le contact presque aussitôt, même si le Pentagone n'arrivait toujours pas à communiquer avec le Kremlin — ce qui importait peu : l'un et l'autre n'étant que des institutions humaines, les discussions adultes se tenaient ailleurs. L'IA « parla » avec le réseau russe durant sept minutes, plusieurs ères géologiques à l'échelle électronique, et on évita ainsi la Troisième Guerre mondiale. Les Intelligences admirèrent ne rien comprendre à l'événement, conclusion que les gouvernements des êtres de chair mettraient pour leur part des heures à atteindre et ne reconnaîtraient jamais.

La seule réaction effective se produisit au cours des trois minutes séparant l'atterrissage de la prise de contrôle du réseau de défense par l'IA : une défaillance du système de sécurité, qui n'avait jamais servi en conditions réelles, permit à un général du QG de l'USADCOM, paniqué, de lancer sur le site du Colorado un petit engin nucléaire tactique. Celui-ci détona à bout portant contre le vaisseau extraterrestre, mais le champignon n'apparut pas. Aucune explosion ne sembla se produire, même si la coque devint d'un blanc aveuglant autour de l'impact, vira au bleuté, au rouge infernal, au violet terne, puis finit de descendre le spectre visible. La même succession de couleurs circula autour du vaisseau jusqu'à regagner le point de détonation, et la coque reprit son aspect initial : noire, mate. Le véhicule demeurait intact. Il n'y avait eu aucun bruit, ni même un murmure. Le missile transportait une bombe propre, pourtant les relevés n'indiquèrent aucune émission d'énergie ou de radiations.

Dès lors, l'USADCOM s'abîma dans ses réflexions.

TOMMY NOLAN, déjà en retard d'une demi-heure pour l'école, ne se pressait pas. Il flâna le long de la petite route qui escaladait la colline située derrière la vieille scierie et regarda la fumée s'élever des cheminées des maisons en contrebas, traits de peinture noire tracés par un épais pinceau sur le ciel radieux d'un matin clair. Les toits d'ardoise et de tuiles lui adressaient des clins d'œil, de là jusqu'au port de pêche au-dessus duquel des nuées de mouettes dansaient, tournoyaient, piquaient, remontaient, leurs cris lui parvenant assourdis par les kilomètres ponctués de conduits, de toits et d'antennes ainsi que de cimes d'arbre agitées par le vent. Il apercevait un croissant d'océan au-delà de la rade, tel un œil bleu entrouvert qui regarderait en catimini par-dessus le bord du monde. L'enfant shoota dans un caillou, une fois, deux, puis trouva une boîte de conserve qu'il poussa ainsi à grand fracas. Une rafale, *pouf*, rebroussa les poils du col de fourrure de son anorak et, un instant, rendit les plaintes des mouettes bruyantes et distinctes avant de les entraîner de nouveau par-dessus les toits jusqu'à la mer. D'un coup de pied, il propulsa la boîte de conserve du haut d'un ravin et l'écouta rebondir, invisible, dans les broussailles. Il sifflotait faux et avait ôté ses gants qu'il avait enfoncés dans la poche de son anorak, bien que sa mère le lui ait interdit tant il faisait froid pour un mois de novembre. Un instant, il se mit à la place de la boîte en fer-blanc dévalant le versant parmi les fougères et les herbes folles, trouvant refuge sous les racines sombres et secrètes des arbres, puis il continua sa marche en raclant les semelles de ses chaussures sur les gravillons du bas-côté, *frrr, frrr*, bien fort. Il se trouvait à mi-pente quand il entendit la lame circulaire démarrer dans la scierie sur l'autre versant. La voix métallique gémit, glapit, gagna en stridence dans le calme du matin jusqu'à lancer un hurlement perçant qui lui agaça les dents avant de redescendre très bas dans les graves en un rugissement ou un grondement de géant marmonnant du fond de sa gorge. Un *animal*, se dit-il tout en sachant bien qu'il s'agissait de la scie. *Ou peut-être un dinosaure*. Un frisson délicieux le secoua. Un *dinosaure* !

Tommy était un saute-flaques aujourd'hui, d'où son retard. Au cours de la nuit, une pluie fine était tombée qui avait semé des flaques le long de la route, et il les franchissait d'un bond, toutes une par une

depuis son départ de la maison. Ça prenait du temps pour bien y arriver, mais il se montrait consciencieux à l'extrême. Il s'imaginait sous la forme d'une machine, d'un engin : le saute-flaques. Peu importait qu'il ait des jambes au lieu de roues, des bras, une tête, il était ce type de véhicule et, assis quelque part à l'intérieur, il le pilotait, regardait par ses yeux, actionnait pédales, leviers, touches. Il approchait de la flaque, manœuvrait afin de se placer dans la position adéquate, reculait, tournait les roues, avançait de nouveau, lentement, puis enclenchait le dispositif de saut, écrasait l'accélérateur et relâchait le frein à main. Il fusait comme une pierre projetée par une catapulte, vers le haut — et la flaque filait sous lui —, puis vers le bas — et le gravier lui meurtrissait la plante des pieds lorsqu'il reprenait contact avec le sol dur. Le plus souvent, il évitait l'eau. Il n'avait soulevé d'éclaboussures qu'une seule fois ce matin-là, et il avait pourtant sauté des flaques d'un mètre de diamètre, ou presque. Une pause afin de vérifier l'état des systèmes, à la recherche des voyants orangés signalant les dégâts, et comme son tableau de bord n'affichait que du vert, il repassait la marche avant pour rouler à vitesse réduite, scrutant la route à l'affût de la flaque suivante. Tout ceci prenait du temps, oui, mais pas moyen de bâcler — il fallait rester soigneux.

Il lui arrivait de se dire : *Maman va être fâchée*, mais cette réflexion manquait d'emprise et le vent l'emportait. Déjà, le petit-déjeuner remontait à un million d'années : le vieux four à gaz, allumé pour combattre le froid, qui soupirait d'aise, les céréales qui s'amalgamaient en grumeaux dans le lait chaud, la radio à la voix impersonnelle qui parlait en fond sonore de trucs auxquels il ne prêtait guère attention, la lumière grise et dure qui se déversait par la fenêtre sur la table de la cuisine.

Maman avait les yeux gonflés et elle toussait. Après avoir veillé devant la télé, elle s'était de nouveau endormie sur le canapé, son manteau en étoffe jeté sur elle en guise de couverture, et elle lui avait paru vieille quand il était venu la réveiller avant le petit déjeuner et éteindre le poste affichant une mire bourdonnante. Le paternel avait encore crié après elle dans la cuisine et Tommy était allé à la salle de bains un long moment pour se laver les mains, lentement, avec soin, jusqu'à ce qu'il entende l'homme partir au travail. Sa mère avait fait comme si elle ne pleurait pas tandis qu'elle lui préparait ses céréales et son « café », allongé au possible d'une demi-tasse d'eau froide et d'une tonne de lait et de sucre « pour le bébé », même si elle le prenait comme ça elle aussi. Elle avait rallumé la télévision dès que les pas de son mari s'étaient estompés, comme si elle ne supportait pas le silence. Abandonné au salon, le poste diffusait en sourdine une émission pour enfants que même Tommy ne se forçait plus à regarder. Elle disait le laisser en marche pour vérifier l'heure afin que l'enfant n'arrive pas en retard, mais



c'était à celui-ci de rappeler à l'adulte de l'habiller pour l'école : anorak, pantalon, et bottes en caoutchouc s'il pleuvait. Il ne parvenait jamais à mettre ses bottes seul, alors qu'il essayait vraiment. Il s'emmêlait toujours les pinceaux.

Il atteignit le sommet de la colline au moment précis où la scie s'arrêtait dans un concert de hoquets et de bafouillages, ne laissant subsister qu'un silence vibrant. Tommy se rendit compte qu'il était à court de flaqes et se transforma sur-le-champ en un énorme char d'assaut, comme ceux qu'on montrait aux infos sur la guerre, un tank capable de rouler sur chenilles ou sur roues et de glisser sur coussin d'air en terrain difficile. Rugissant, changeant sans cesse de régime, il quitta la route de gravier pour l'épais bosquet. Il suivit le sentier à tombeau ouvert en abattant les sapins et en les écrasant sous ses chenilles afin de s'ouvrir un chemin. Il éprouva bientôt un malaise, toutefois, car il aimait les arbres. Il se dit qu'ils ne faisaient que se courber sous son poids et se redresser après son passage, mais ça ne collait pas. Il s'arrêta pour réfléchir. Un doux murmure imprégnait le bois, comme si tout y respirait avec calme, en rythme. Il eut l'impression qu'une énorme créature, verte et gentille, l'avait gobé, mais afin de l'abriter dans son estomac. Même les jeunes arbres de repousse le surplombaient. Écoutant la forêt, il envisagea de s'enfoncer au cœur des bois pour parler aux thants, sauf qu'il n'irait jamais à l'école aujourd'hui s'il cédait à cette envie. Il songea ensuite que ses chenilles risquaient de se bloquer dans les racines, ses roues aussi, et il actionna la commande du coussin d'air. Il glissa ainsi sur le sentier, pied au plancher, car il s'inquiétait un peu de ce qu'il risquait s'il arrivait *trop* en retard.

Repasant sur roues, il sortit du bois en tressautant pour aborder Highland Avenue. Le trafic était dense ; des files de camions descendant sur Boston ou montant sur Portland se croisaient sans cesse. Il dut attendre près de dix minutes pour que la circulation se réduise au point de le laisser foncer de l'autre côté de la chaussée. Comme sa mère lui interdisait de prendre ce chemin-là, il se faisait un devoir de désobéir. Si leur maison ne se situait qu'à huit cents mètres de l'école, sur Walnut Street, Tommy empruntait toujours cet itinéraire tortueux ; il le considérait non pas comme un détour, mais comme un circuit de ses coins favoris.

Il longea donc le bas-côté sans trop de cahots pour suivre l'avenue. Des clairières s'ouvraient de ce côté de la chaussée, fouillis de blé sauvage et de chardons habités par des familles de jibelins qui voletaient de la route, qu'ils évitaient, jusqu'à la forêt bordant l'extrémité opposée des clairières. Tommy les appela en vain au passage, car, si les jibelins sont timides, ils semblaient carrément peureux ce jour-là. On avait du mal à

les voir de face, de même que tous les Autres, mais il les discernait du coin de l'œil : un corps aussi gracile qu'une tige de haricot, une grosse tête de potiron, des yeux brillants mi-clos, des doigts en spatule d'une longueur absurde. Ils se déplaçaient sans cesse — leurs ailes fouettaient les buissons, et leurs gloussements aigus et nerveux l'accompagnèrent un moment le long de la chaussée. Ils refusaient de se montrer, voire de s'arrêter pour lui parler. Il se demanda ce qui les tourmentait.

Il apercevait son école quand des chasseurs le survolèrent, très haut, très vite, en traçant de longues cicatrices blanches sur le ciel, suivis du hurlement de leurs réacteurs à quelques secondes d'intervalle. Ils précédaient une formation d'avions plus massifs, un peu plus lents. *Des bombardiers ?* songea Tommy, qui ressentit un mélange d'euphorie et d'angoisse en regardant les gros avions disparaître au loin dans le ronron de leurs moteurs. Ça serait peut-être bientôt la Guerre. Son père, qui parlait toujours de la Guerre, disait que ce serait la fin de tout, perspective que Tommy trouvait fascinante, mais guère souhaitable. Ça expliquait peut-être l'excitation des jibelins.

À cet instant, la sonnerie marquant la fin du premier cours lui fit l'effet d'un coup de fouet et le terrifia encore plus que la possibilité de la Guerre. *Je vais vraiment déguster*, se dit-il avant de détalier à toutes jambes, trop effrayé pour penser à se changer en autre chose qu'un jeune garçon ou pour aviser la seconde formation de bombardiers lourds approchant par le nord-est dans un grondement.

Le temps qu'il rejoigne l'école, les élèves avaient fini de gagner leur salle suivante, où le cours avait débuté depuis presque cinq minutes. Les couloirs, déserts, brillants, remplis d'échos, évoquaient l'intérieur d'une tombe éclairée au néon. Tommy tenta de poursuivre sur son élan, mais il éveilla un vacarme si terrible qu'il ralentit. Peu importait désormais qu'il marche ou qu'il coure. Il n'y couperait pas.

Toute la classe tourna la tête vers lui à son entrée, dans un silence mortel. Il se figea sur le seuil, horrifié, en souhaitant pouvoir ramper sous terre, devenir invisible, s'enfuir. Mais il ne put que rester là, rouge de honte, et regarder les autres le regarder. Ses camarades affichaient un air à la fois narquois, mauvais, moqueur et plein d'attente. Ses amis Steve Edwards et Bobbie Williamson lui firent de vilains sourires malicieux en se cachant de la prof. Tous savaient qu'il allait déguster et attendaient ça avec un sentiment de supériorité, mêlé de soulagement que ce soit un autre qui écope. Mlle Fredricks l'observait sans mot dire de l'autre bout de la salle, la mine glaciale. Il ferma la porte et tressaillit au bruit énorme qu'elle produisit. Mlle Fredricks le laissa parcourir tout le chemin jusqu'à son bureau et s'asseoir — accès d'espoir — avant de lui ordonner, d'un simple regard, de se relever.

« Tommy, vous êtes en retard, dit-elle froidement.

– Oui, m'dame.

– Très en retard. » Elle avait sur son bureau la feuille d'appel du cours précédent, et la triturait en parlant ; elle la froissait et la défroissait, sans répit. Les membres fins comme des allumettes, c'était une grande femme de quarante ans, mais elle aurait pu en avoir soixante ou vingt — les sucs taris depuis des années, sans âge, immuable, imputrescible, elle évoquait une momie. Plus que racornie, elle paraissait *recuite* dans l'étrange four de la vie au point d'avoir pris l'aspect du vieux cuir dur, telle une viande laissée au soleil qui serait devenue du pemmican. Elle avait une peau sèche au grain fin, quelque peu jaunie : du parchemin. Ses seins pendaient jusqu'à sa taille et saillaient juste au-dessus de la ceinture de sa robe, excroissances ou tumeurs bizarres. Son visage n'était qu'un masque en latex sans trait distinctif.

« Vous êtes arrivé en retard à deux reprises cette semaine, énonça-t-elle en bougeant les lèvres le moins possible. Et à trois la semaine dernière. » Elle griffonna quelques mots sur un bout de papier, puis fit signe à Tommy d'avancer jusqu'à l'estrade pour le prendre. « Je vous donne un nouveau mot pour votre mère. Je veux qu'elle le signe, cette fois, et que vous le rapportiez. Compris ? » Elle le fixait du regard. Ses yeux, deux tunnels creusés dans son crâne, donnaient sur un glacier désolé. « Si vous arrivez encore en retard ou que vous me posez le moindre problème, je vous prends rendez-vous auprès du psychiatre scolaire. *Lui* se chargera de vous. Bon, regagnez votre place et finissons-en avec vos idioties. »

Tommy retourna à son bureau et s'assit, tout engourdi ; le cours se déroula sans lui. Il n'en retint pas un mot, et perçut à peine les rires étouffés et les chuchotis moqueurs des deux enfants qui le flanquaient. Le morceau de papier qui lestait sa poche d'un incroyable fardeau le gênait. Il lui semblait avoir trop chaud... La seule chose qui détourna son attention du mot de la prof, vers la fin de l'heure, ce fut le bruit, dehors, qui s'amplifiait. Les Autres grouillaient. Ils s'agitaient dans les bois derrière l'école, ressac d'une marée qui n'aurait eu nulle part où se répandre. Cela différait du tout au tout de leur comportement habituel. Si Mlle Fredricks et le reste de la classe n'entendaient rien d'anormal, il y avait matière pour Tommy à oublier son problème actuel. Il scruta le matin gris et grumeleux par la fenêtre.

Il se passait quelque chose...

LE PREMIER ACTE des gouvernements humains de la Terre (par opposition au gouvernement réel de la Terre, l'IA et ses homologues) fut d'essayer de taire toute l'affaire. Le désir de cacher des informations au public était devenu si invétéré, si habituel qu'il touchait au tropisme : automatique, inévitable, tel un bâillement. De fait, la Maison Blanche étouffa la nouvelle des atterrissages extra-terrestres avant que le gouvernement comprenne qu'il *s'agissait* d'atterrissages extraterrestres ou ait idée de ce qu'il tâchait d'étouffer. Devant un événement spectaculaire et on ne peut plus officieux, l'instinct poussait l'administration à couvrir ce dernier pour l'empêcher d'éclorre en public. Quarante ans d'agitation médiatique lui avaient appris que le peuple ne devait rien savoir qui ne figure dans le scénario. Il est aussi exact que les premiers fonctionnaires à atteindre les sites d'atterrissage s'occupèrent exclusivement de couper le sifflet à la publicité qui aurait pu les entourer, tandis que les patrouilles militaires lourdement armées dépêchées pour défendre le pays contre une possible invasion extraterrestre n'arrivèrent que plus tard — de trois quarts d'heure, dans un cas —, ce qui indiquait l'échelle des priorités officielles. C'était une année d'élections : il fallait dissimuler le cadavre jusqu'à ce que le gouvernement décide s'il posait problème ou non.

Ce serait difficile. Des centaines de milliers de témoins en Pennsylvanie et au New Jersey avaient assisté à l'atterrissage dans la vallée du Delaware, et la plupart des habitants de la région de North Canton, Canton et Akra à l'atterrissage dans l'Ohio. Les premières personnes à atteindre un des vaisseaux — en fait, les premiers êtres humains à atteindre un des sites d'atterrissage — constituaient une des équipes mobiles d'une grande chaîne de télévision de Philadelphie, laquelle couvrait un meeting monstre plutôt terne du candidat de l'opposition aux présidentielles lorsque le ciel s'était ouvert. Ils n'avaient pas perdu un instant pour rejoindre le vaisseau, avides qu'ils étaient d'obtenir des images d'un vrai monstre, même si des années de soirées tardives à regarder de vieux films de S.-F. leur avaient appris le sort habituel des premiers à fureter aux abords de la soucoupe quand le sas s'ouvrait en cliquetant et que les horreurs tentaculaires surgissaient. Ils acceptaient le risque, pourtant. Ils garèrent leur minibus à bonne distance, pointèrent

leurs objectifs télescopiques par-dessus le toit d'une remise située derrière un garage condamné et offrirent à toute la Côte Est un bon quart d'heure d'images en direct et de commentaires hystériques avant l'arrivée de la police.

Les occupants des cinq voitures de patrouille et du camion anti-émeutes qui déboula un moment plus tard découvrirent une situation qui les dépassait. Ils alternaient entre la terreur, la rage et l'indécision, et souhaitaient surtout que quelqu'un d'autre se pointe pour les décharger du fardeau. Ils résolurent de mettre en place un cordon de sécurité autour de la zone et d'attendre la suite des événements. L'équipe de tournage, à laquelle la police se garda bien de prêter attention, continua dans la joie de retransmettre ses images pendant dix minutes. Lorsque les forces de sécurité gouvernementales débarquées en hovercraft lui ordonnèrent de tout plier, le présentateur de plateau leur dit d'aller se faire foutre, en dépit des menaces de prison. Il fallut une patrouille militaire armée en véhicule blindé pour réduire le minibus au silence non sans mal. Mais, à ce moment-là, tout l'Est du pays était collé à son poste de télévision, et l'interruption soudaine du reportage causa deux fois plus de panique que l'annonce initiale de l'atterrissage.

En Ohio, le vaisseau se posa au milieu des maïs, écrasant un troupeau de guernesey dans le champ voisin et la famille de fermiers fondamentalistes qui croyait voir l'ange porteur du Septième Sceau. La police rejoignit ce site-là avant tout le monde, hormis des centaines de gens du coin qu'elle plaça en détention provisoire — par précaution —, et entassa sous bonne garde dans une salle de réunion de la Fédération agricole pleine de courants d'air. Les autorités escomptaient garder le contrôle de la situation, mais, au bout d'une heure, elles devaient affronter, avec une inefficacité de plus en plus marquée, une horde motorisée de curieux venus de Canton et d'Akron. Après de nombreuses contusions cérébrales et des promesses de graves conséquences émises par des porte-voix aux intonations métalliques, l'impossibilité d'incarcérer tout le monde se révéla : la majorité de la population du nord de l'Etat avait décidé d'enquêter sur l'atterrissage.

Vers midi, d'énormes bouchons atteignaient North Canton et, plus à l'ouest, Mansfield. Le commandant du détachement sur site dut abandonner d'abord l'idée de tenir les gens à l'écart de la région, puis, face à l'afflux, celle de leur interdire au moins la localité voisine. Comme ses soldats étaient aussi à cran et terrifiés que les civils, et que la plupart des visiteurs parés à voir une soucoupe volante venaient armés eux aussi, il décida, à contrecœur, de resserrer son cordon de sécurité autour du vaisseau avant un véritable bain de sang.

Les citoyens retenus dans la salle de la Fédération agricole se hâtèrent, sitôt relâchés, de trouver qui un téléphone, qui un avocat, et de poursuivre en justice tout ce qui bougeait, en réclamant d'énormes dommages et intérêts.

Tout allait encore plus mal à Caracas, ce qui n'avait rien de surprenant vu la situation au Venezuela. De gigantesques émeutes y éclatèrent, flambées de violence attisées par des rumeurs — qui évoquaient aussi bien une invasion étrangère imminente soutenue par des attaques nucléaires que des apparitions apocalyptiques. Six ou sept groupuscules révolutionnaires, et autant de factions gouvernementales, sautèrent sur l'occasion pour agir chacun dans son sens et ne réussirent qu'à porter la confusion à son comble. En quelques heures, la moitié de la capitale partit en fumée. Dans l'après-midi, l'armée décida de « prendre des mesures » et ouvrit le feu à la mitrailleuse lourde sur les foules massées sur la grand-place. Au bout de dix minutes, cent cinquante morts et deux fois plus de blessés restaient sur le carreau. L'armée se déchargea du problème des blessés, qu'elle tenait pour indigne de son attention, sur la police civile, qui le résolut en envoyant des escouades de fusiliers les achever, procédé qui, même s'il réclama une heure, permit de régler ce léger détail. Les églises faisaient des affaires du tonnerre de dieu, et chaque cathédrale épargnée par l'incendie brûlait de l'éclat des cierges.

Le seul atterrissage qui réjouit tout le monde, ce fut celui du Colorado, où le vaisseau s'était posé au milieu d'une zone aride presque inhabitée, ce qui permit à l'armée, selon les directives du QG de l'USADCOM, d'encercler le site, cordon après cordon, de forces blindées, d'infanterie et d'artillerie, et d'emplir le ciel de chasseurs, de bombardiers, d'aéroglesseurs et d'hélicoptères, sans ingérence de la part des civils ou de la presse. Un haut fonctionnaire déplora que les autres foutus extraterrestres ne leur aient pas témoigné moitié autant de considération.

QUAND LA SONNERIE marquant la fin du dernier cours retentit cet après-midi-là, Tommy resta sur sa chaise jusqu'à ce que Bobbie Williamson vienne le chercher.

« Mince alors... Cette vieille Fredricks t'a vachement assaisonné. »

Tommy se leva. D'habitude, il quittait l'école le premier. Pas aujourd'hui. Il avait une drôle d'impression, comme s'il n'était qu'en partie là et que le reste se recroquevillait loin de Mlle Fredricks. *Il va se passer une chose affreuse.* Tandis qu'ils sortaient dans le couloir, Bobbie lui dit un truc quelconque. Il se sentait tout mou, les gestes gauches, les bras et les jambes glacés.

Ils retrouvèrent Steve Edwards et Eddie Franklin devant la porte principale. « T'as vraiment dégusté. Purée ! » le salua Eddie. Steve sourit et Bobbie ajouta : « Mlle Frederick l'a vachement assaisonné, bordel ! » Tommy acquiesça, rouge d'embarras. « Attends qu'il rentre chez lui, dit Steve d'un ton sagace, sa mère va lui en coller une belle. » Ils continuèrent de le mettre en boîte pendant qu'ils s'éloignaient de l'école, souriant de plus en plus large. Tommy supportait tout d'un air stoïque, comme de juste, et au bout d'un moment il finit par se sentir mieux. Les taquineries s'espacèrent, puis Steve lança : « Bah ! Fais pas attention à elle... C'est qu'une vieille bique. » Et tout le monde de marquer son accord en hochant la tête.

« Elle me fait pas peur », dit Tommy, malgré la boule de glace qui refusait de fondre au creux de son estomac. Pour eux, l'incident était clos : ils l'avaient chassé de leurs esprits, s'étant acquitté de leurs rôles. Pour lui, il restait présent, crucial ; ses conséquences s'étendaient jusqu'au front noir, plombé, qu'il sentait se lever sur son horizon personnel. Il fourra ses mains dans ses poches et croisa les doigts pour parer au mauvais sort. En admettant qu'on puisse.

« Laisse pisser ! dit Bobbie dans une belle démonstration de mépris. Vous savez quoi ? Paraît que les extraterrestres sont arrivés !

– Tu te fiches de nous ? répliqua Steve, soupçonneux.

– Juré craché. Ils sont venus de l'espace. À New York, y a carrément une énorme soucoupe volante et tout.

– Comment tu le sais ? demanda Eddie.

– J’écoutais devant la salle des profs pendant la récré. Ils étaient tous là, à regarder la télé qui parlait de la soucoupe. Et M. Brogan a dit : “Pourvu qu’il y ait pas de monstres.” Flûte alors ! Des monstres !

– Purée ! marmonna Steve d’un ton cynique.

– Des monstres ! Vous voyez le topo ? Je parie qu’ils sont immenses, des *géants*, quoi, trente mètres de haut. Moches, avec un seul œil, des tentacules et tout le tintouin. À ficher la trouille. Et ils ont des pistolets à rayons et ils vont tuer tout le monde.

– Purée ! » répéta Steve, plus fermement.

*Ils ressemblent pas à ça*, songea Tommy. Il ignorait à quoi ils ressemblaient, il ne pouvait pas se les représenter du tout, mais ce n’était pas à ça. Le sujet le dérangeait, le mettait mal à l’aise ; il aurait préféré que ses copains parlent d’autre chose. Il participa mollement à la conversation en tâchant de n’y prêter aucune attention.

À un moment donné, la décision tacite d’aller à la plage surgit. Ils travaillèrent le sujet des extraterrestres, répétant ce qui avait été dit. Tous, y compris Steve, le cynique patenté, estimaient qu’il y aurait des monstres. Ils les espéraient — même hostiles — pour voir réfutées leurs connaissances et les allégations de leurs parents. Parler de monstres les amena à les jouer, à improviser une saynète : des personnages, une intrigue, et un commentaire narratif par le chef, un poste que Tommy occupait pendant leurs jeux en temps normal, mais il restait distrait, préoccupé, si bien que le rôle échu, là encore tacitement, à Steve qui leur concocterait une histoire simple, mouvementée — satisfaisante, donc, quoique dépourvue des motivations, des détails, des thèmes et des contrepoints qu’en général l’imagination plus baroque de Tommy offrait.

Deux d’entre eux devinrent des extraterrestres, deux des soldats, et ils s’entretinrent au laser parmi les rochers durant tout l’après-midi.

Tommy se dépensait avec une férocité retenue ; il courait, pointait son doigt, émettait des *fzzzttt !* et criait, tout joyeux : « T’es mort ! T’es mort ! » Pourtant, il avait la tête ailleurs. La mise en scène des extraterrestres le tourmentait — comme le gênait l’agitation grandissante des Autres dont le passage dans les bois alentour faisait bruire les feuilles telle une forte pluie. Du coin de l’œil, il vit des kerns émerger d’un bosquet de chênes et noisetiers noueux au pied d’une pente abrupte et herbue. Ils s’arrêtèrent pour observer, avec circonspection, les quatre garçons. Trapus, solennels, les traits complexes, ils paraissaient grotesques, tristes, beaux. Occupés à se canarder, Eddie et Bobbie les frôlèrent, manquant en percuter un. Les kerns ne bougèrent pas ; ils balançaient les bras, voûtaient les épaules, courtauds, proches de la terre, comme les vieilles souches de chêne auprès desquelles leur groupe faisait halte. L’un d’eux, dévisageant Tommy, secoua la tête, solennel,



mélancolique ; il avait des yeux d'or martelé, la peau d'un bronze usé. Ils se détournèrent et gravirent la pente à pas lents, le dos courbé, les bras pendulant toujours. Ils parurent se fondre dans le sol, rentrer chez eux molécule par molécule jusqu'à disparaître pour de bon. Tommy émit un *fzzzttt* ! pensif. Il revoyait — en suspens dans l'ambre limpide de la perception qui, pour les jeunes, remplace le passé par un éternel présent — l'époque où le reste des enfants voyait les Autres. Ils ne les percevaient plus, ne leur parlaient plus — ayant même oublié avoir jamais pu le faire. Il se demandait pourquoi. Si le moment précis du changement lui échappait, Tommy avait appris à ses dépens qu'il s'était produit. Il ne pouvait plus parler des créatures à ses copains ; il ne devait *surtout pas* évoquer leur existence devant des adultes. Avoir compris peu à peu qu'il se retrouvait le seul — au monde, semblait-il — à voir les Autres le sidérait. C'était trop pour son esprit d'enfant ; rien qu'y songer le mettait mal à l'aise.

Leur partie de soldats et extraterrestres les entraîna sur une pente boisée, jusqu'à un ruisseau dont le flot cascadaït dans une anse abritée. C'était l'océan, pas *la plage*, de sorte qu'au lieu de s'arrêter là, ils longèrent en courant le sommet de la digue, puis sautèrent sur le ruban caillouteux qui la séparait de l'eau. Quatre cents mètres plus loin, ils atteignirent un bras de mer pénétrant dans les terres. Il y avait là une usine à l'abandon, aux accès condamnés, et, en travers de l'estuaire, un déversoir construit pour retenir la marée. Dans le coin, on appelait encore le laminoir déserté le Moulin à plomb, même si seuls les vieux l'avaient vu en activité. Ils gravirent la berge, franchirent la passerelle qui enjambait le déversoir puis redescendirent à la hauteur de la retenue, longeant le cours poussif de l'estuaire jusqu'à l'endroit où il s'élargissait pour former un bassin bordé de rochers, lui aussi appelé le Moulin à plomb, le coin où tout le monde allait nager l'été malgré la légende, tenace chez les enfants, le disant infesté d'alligators qu'un fleuve souterrain amenait depuis le golfe du Mexique ; on sautait dans l'eau avec un effroi délicieux à la perspective de mourir entre les mâchoires d'une bête cachée et affamée. Ce jour-là, des plaques de glace y flottaient. Steve demanda à la cantonade ce que les alligators devenaient par un tel froid. « Ils se planquent, expliqua Tommy. Dans leurs immenses grottes souterraines comme... » *Les daléors*, se retint-il de dire. Ils jetèrent des pierres dans l'eau sans parvenir à attirer le moindre monstre à la surface, après quoi Eddie proposa un jeu de tombers accueilli avec un enthousiasme modéré, mais ils s'y adonnèrent quelques minutes, inventant des coups de théâtre — une bombe jetée au milieu du groupe, par exemple — pour voir qui mourait de la plus spectaculaire des façons. Comme d'habitude, la plupart des victoires échurent soit au plus

athlétique, Steve, soit au plus créatif, Tommy : somme toute, un jeu un peu barbant, que ce dernier apprécia parce qu'il lui évitait de songer aux extraterrestres comme aux Autres et entraînait la bande le long de la rivière à marées. Il avait hâte de rejoindre la plage avant de devoir rentrer.

Ils guèrent la rivière juste avant qu'elle passe sous le pont de chemin de fer sur chevalet ; une fois sur la rive opposée, ils suivirent la voie, un embranchement qui desservait la scierie et la gare de marchandises. Peu usité, envahi d'herbes folles, il n'en restait pas moins le cadre idéal de récits sanglants sur des gamins renversés et débités par les trains. Il y en avait d'authentiques, en assez grand nombre pour que la plupart des parents interdisent à leurs enfants d'en approcher — bien sûr, on n'empruntait jamais d'autre itinéraire pour gagner la plage. Steve les précéda en se disant capable de sentir dans les rails la vibration causée par un train en approche (même s'il en doutait à part lui). Seul Tommy éprouvait une réelle inquiétude, mais il prit sur lui, tâchant de chasser les images mentales de chairs broyées. Ils sautaient d'une traverse à l'autre en faisant comme si les intervalles étaient des abîmes. Soudain, pour la première fois, il s'avisa qu'Eddie et Bobbie étaient trop bêtes pour s'inquiéter, et Steve trop occupé à prouver qu'il était le chef. Il cilla, discernant qu'il relevait le défi par peur d'avoir peur plus que pour tout autre motif, même si l'idée lui semblait assez difficile à exprimer. L'embranchement longeait un terrain de golf, mais bientôt les bois se resserrèrent, formant un tunnel de verdure, et les poteaux téléphoniques bordant la voie se retrouvèrent enfouis jusqu'à hauteur de taille dans l'herbe et le paillis. Dans ce boyau régnait une pénombre bruissant de froissements secs, hantés. Les quatre garçons pressèrent le pas ; Tommy était désormais le seul qui résistait à l'angoisse. Il connaissait tout ce qui vivait dans les bois — quelles espèces des Autres émettaient tel ou tel bruit, quels dangers elles posaient. Les trains l'effrayaient davantage. L'embranchement les mena au promontoire constituant la berge opposée de la hanse abritée, enjamba la crête et redescendit vers l'océan. Ils quittèrent les rails s'incurvant vers la bourgade suivante et gagnèrent le cap bordé de plages. De féroces vaguelettes couronnées de blanc couturaient l'eau grise, froide, qui évoquait du métal liquide. Au loin, dans le profond chenal, le dragueur du port fendait non sans mal les rouleaux battant à grand renfort de gerbes d'écume les îles rocheuses tapies sur l'orée de la frontière vert émeraude qui marquait le début de l'Atlantique Nord. Ensuite, un véritable désert marin s'étendait sur plus de trois mille kilomètres avant de rejoindre enfin la terre ferme : les côtes françaises.

Ils se laissaient glisser jusqu'à la plage rocailleuse lorsque Bobbie se lança dans le récit, improbable et emberlificoté, d'un combat que son père et lui auraient remporté contre un calmar géant un jour qu'ils faisaient de la plongée. Les autres garçons écoutèrent sans enthousiasme. Bobbie était un gamin maussade, déplaisant, peut-être parce que son paternel buvait sec. Les histoires qu'il racontait s'avéraient soit ennuyeuses, soit détestables ; celle-ci réunissait les deux caractéristiques. Eddie finit par lancer : « C'est des conneries. Z'avez rien fait de tout ça. Ton père tient pas debout, qu'il dit, le mien, alors y risque pas de nager ! » Ils s'enguirlandèrent jusqu'à ce que Steve leur ordonne de la fermer. Sans un mot, le quatuor grimpa sur une longue barre rocheuse qui coupait la plage en diagonale pour s'enfoncer dans l'océan.

Tommy se percha sur un bloc de roche pour sentir le sel et l'humidité du vent. Non loin de là, des daléors, qui vivaient dans et sous la mer, s'activaient (en tendant l'oreille, il capta leurs chants atonaux portés par l'eau). Sortis en masse, ils semblaient aussi agités que les Autres des terres ; il les voyait voltiger à la surface, plongeant et émergeant de l'écume des vagues glacées. Tout soudain, parce qu'il se sentait redevenu bien vivant, il décida de raconter une histoire à lui.

« Il y avait un dragon qui vivait au large, plus loin qu'on voit, là où c'est carrément profond, sans fond, même : si on coulait, on s'enfoncerait pour toujours. Mais ce dragon, il savait drôlement bien nager, donc il s'en sortait. Lui, il allait où il voulait, n'importe où ! Il lui suffisait de nager. Alors il nageait partout et il voyait des tas de trucs, hein ? Purée ! Il pouvait nager jusqu'en Chine, si ça lui chantait, ou jusqu'à la Lune !

» Mais un jour, à force de se balader, il s'est perdu. Il était seul, il est entré dans le port, et il avait pas l'habitude de s'approcher autant des gens. C'était un énorme dragon, vous voyez, l'air d'un énorme serpent avec plein d'écailles et tout, et il est entré dans notre port, au fond de l'eau... » Tommy se représentait son dragon, noir, sinueux, immense, qui nageait dans une eau glaciale, une eau d'encre, ses yeux de braise brillant telles des lanternes sous la mer.

« Il remonte et, à la surface, il y a ce bateau homardier, genre celui du père d'Eddie, et le dragon en a jamais vu, alors il arrive, ouvre grand sa gueule, mord dedans, avec ses dents énormes il le coupe en deux et tous les marins tombent à l'eau...

— Il les a mangés ? » voulut savoir Bobbie.

Tommy réfléchit, constata qu'il détestait l'idée du dragon dévorant les pêcheurs, et répondit : « Non, parce qu'il avait pas faim et qu'ils étaient trop petits de toute façon ; il les a laissés filer à la nage, et un autre homardier qui passait par là les a recueillis...

– Il les a mangés, affirma Steve avec une triste certitude philosophique.

– Bon, le dragon continue son chemin, il s'approche de la terre ferme, vous voyez, sauf qu'il y a un navire de guerre qui le poursuit, un gros comme ceux qu'on peut visiter pour Memorial Day, et qui le canarde pour le punir d'avoir bouffé le bateau homardier. Le dragon nage plus vite que jamais, mais le navire de guerre lui colle au derche et l'eau est moins profonde près de la côte. » Tommy voyait le monstre fendre l'eau, dardant des regards écarlates de part et d'autre pour se trouver une issue, et il se prit d'angoisse pour lui.

« Il nage jusqu'à racler le fond, le navire le rattrape, mais il est futé. Avant que le bateau contourne la pointe, le dragon se hisse sur la plage, cette plage, et il se change en pierre, les rochers sur lesquels on est. Les gens du navire, arrivés ici, ils voient plus le dragon, juste la pierre, alors ils abandonnent et rentrent à leur base. Quand c'est la bonne heure, la pleine lune ou un truc du genre, ces rochers redeviennent le dragon qui part à la nage. Du coup, si on vient sur la plage à ce moment-là, il y aura plus cette barre. Peut-être qu'elle va changer *tout de suite*. » Il frissonna, sentant presque la pierre ramollir et se transformer sous ses pieds. Avoir dédouané le dragon lui valut un plaisir féroce. « Bon, le voilà changé en rocher ; c'est comme ça qu'il s'est échappé.

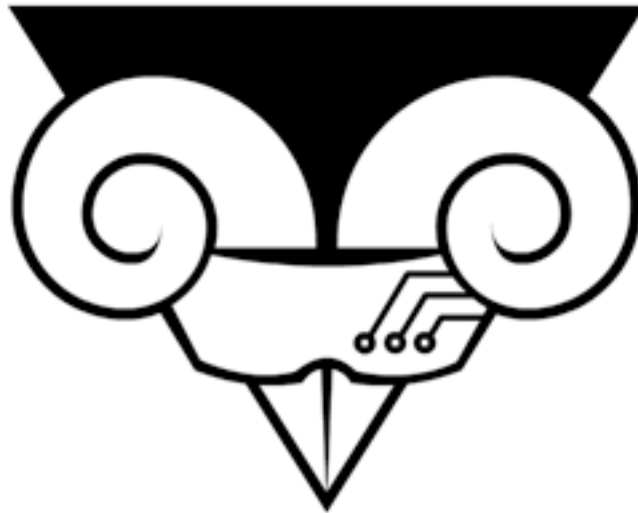
– Il s'est pas échappé ! cracha Steve dans une explosion de colère. C'est des conneries ! On leur échappe pas ! Ils l'ont bousillé une bonne fois. Ils l'ont chopé, bombardé, réduit en morceaux, purée ! » Il se tut et détourna la tête, refusant de croiser le regard de Tommy. À divers égards, Steve était un garçon amer et, bien qu'aimable en général, il cédait parfois à des accès de rage qui le laissaient gêné et boudeur durant des heures. Son père avait été tué à la guerre en Bolivie deux ans plus tôt.

Tommy sentit s'évanouir son exultation, remplacée par la prémonition d'un truc grave qu'il ne pourrait jamais éviter. Il se sentait malade, creux ; le vent le glaçait jusqu'aux os, une morsure qui l'avait épargné jusqu'alors. Il frissonna.

« Faut que je rentre pour le souper », déclara enfin Eddie après un long silence ; Bobbie et Steve tombèrent d'accord avec lui. Le soleil n'était qu'un œil rouge terne à l'horizon, mais ils seraient à l'heure en repartant sur-le-champ : il leur suffisait de prendre la route côtière pour couvrir une distance équivalente en trois fois moins de temps. Ils sautèrent dans le sable, mais Tommy resta campé sur la barre rocheuse.

« Tu viens ? » lança Steve. Tommy secoua la tête. L'autre, de nouveau rouge de confusion, haussa les épaules et pivota sur ses talons.

UN PEU plus tard, ils finirent de démanteler le monde.



# e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Venez discutez avec nous sur [forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à [ebelial@belial.fr](mailto:ebelial@belial.fr). Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.